

Ce dispositif de résidences en milieu carcéral, imaginé par l'ArL, est construit avec chaque auteur et chaque service, en fonction des envies, des possibilités et des attentes du public. Juliette Iturralde s'est prêtée au jeu, parfois inconfortable, de cette résidence dans un établissement pénitentiaire, et plus spécifiquement, un quartier pour mineurs, à Grasse, en octobre 2020. Ce texte raconte son vécu pendant cette résidence atypique.

Des liens au large



L'espace des bâtiments, les couloirs, les galeries, les portes, les grilles, les voix qui se superposent et se mélangent. Le bruit des matériaux qui s'entrechoquent. Les portes qui s'ouvrent et se ferment. Le clic des serrures automatiques, les chariots poussés, les chariots tirés, les pas qui varient en fonction des semelles, du poids et du rythme de celui qui les porte et les déplace. Les voix criées puisqu'il faut souvent traverser les portes et les murs. Des bruits non identifiés qui surgissent d'endroits difficiles à localiser. Les voix grésillantes dans les talkies walkies. Cette marée sonore amène au fond de mon oreille, directement dans le cerveau, l'espace et l'activité de la prison. Elle communique la froideur des matériaux contre lesquelles elle se déforme. Elle me transmet une sensation inconfortable d'indistinction.

Cette semaine, je suis là pour dessiner avec des jeunes du quartier des mineurs. Avant de commencer les ateliers, il y a eu une première visite pour rencontrer l'équipe des éducateurs et voir aussi ce que ça fait de se retrouver à l'intérieur.

Parce que même en « visiteur » ça n'est pas évident de se retrouver réellement dans ce lieu qu'on ne connaît le plus souvent que par des images de film ou de documentaire.

Je suis curieuse et inquiète de me retrouver dans la réalité de cette expérience, sans la protection et la distance qu'offrent l'image et la mise en scène.

Je visualise une sorte d'amas qui évolue et se transforme, nourri par les mouvements de la vie des hommes dans le bâtiment, quel que soit le côté de la porte où ils se trouvent. Une masse sonore commune, faite par tous, reçue par tous. Je voudrais essayer de leur donner l'impulsion pour s'y mettre, les aider à tenir un fil, et pour - j'espère - interrompre la routine de la cellule. Chacun en fera ce qu'il peut. J'ai lu qu'avec l'habitude les détenus parviennent à distinguer les bruits et savent à quoi ils correspondent. Qui vient ouvrir, qui passe.

Ils apprennent à déchiffrer avec les oreilles, à se frayer un chemin dans ce qui m'apparaît comme une masse confuse.



Pourtant, pendant les ateliers, je me souviens de moments de dessin silencieux où chacun semble absorbé par ce qu'il fait. J'ai aimé ces moments de calme à plusieurs. Je me demande ce qu'il se passe dans ces moments de concentration. Qu'est-ce qui se communique dans le silence ?



On dessine et il se passe quelque chose qui relie la tête et la main. Quelque chose s'aligne, s'harmonise, se raconte. On tente de suivre des fils. Les pensées cherchent à s'accorder aux lignes qu'on trace. Les traits, les lignes et les signes font se déployer d'autres idées, nous emmènent dans d'autres lieux : une île apparaît, des murs se lézardent, quelqu'un sonne à une porte. Mine de rien, sur sa chaise, dans notre silence, chacun procède à un voyage comme un mouvement qui relie et rassemble.

Les jeunes que j'ai rencontrés m'ont fait penser aux plantes coriaces qu'on trouve dans le sud. Celles qui poussent sous un soleil de plomb, quasiment sans eau, poussant les rochers pour se faire une place. On se demande comment elles font pour continuer à grandir. Elles ont souvent l'aspect rude de leur environnement : des épines, des cicatrices, des marques de sécheresse, des boursouflures de trop. Elles savent aussi balancer des fleurs tendres et colorées comme des sourires, des échappées de douceur.



La prison c'est physique. C'est une évidence, c'est sa fonction même : empêcher des corps. Je ne fais que passer, je sais que je suis libre et pourtant je sens que cet endroit me remue. Le dernier jour, dans la cour juste avant de sortir de la prison ça sentait très fort les crêpes Suzette. Une bonne odeur de goûter. Quelqu'un dans une cellule se prépare un petit réconfort. Cette odeur permet peut-être d'effleurer l'idée d'un « comme à la maison ». Sans crier gare, des images de la cuisine de mes parents me parviennent. Cette odeur vient me chercher et je voyage en pensée de la cellule à mes propres souvenirs, mes propres images. C'est fugace mais un lien s'est fait.



Les bruits, le silence, les odeurs, je pense aux liens invisibles. Ceux qui sont là sans qu'on les demande, qui nous traversent et que l'on partage. Ces choses qui s'échappent et qui, dans ce contexte si spécifiquement clos et divisé, m'apparaissent plus distinctement.

La prison assoiffe les sens et je me demande ce que chacun fabrique avec ces fils invisibles constamment envoyés au large.

Juliette Iturralde
décembre 2020